

Des bonnes raisons de refuser l'alphabétisation

Catherine STERCQ – Lire et Ecrire Communauté française

De nombreuses personnes adultes qui éprouvent des difficultés importantes à lire, écrire, compter et communiquer souhaitent pouvoir acquérir et maîtriser ces connaissances de base. Mais toutes ne le souhaitent pas. Certains refusent d'apprendre à utiliser l'écrit. Ce refus de s'alphabétiser, qui souvent nous choque, est pourtant légitime. Les illettrés peuvent avoir de très bonnes raisons de ne pas vouloir apprendre à lire/écrire. Soit qu'ils n'en ressentent pas le besoin ou n'estiment pas avoir de difficultés particulières. Soit qu'ils aient peur du changement. Soit qu'ils refusent l'acculturation ou l'assimilation.

Ne pas en ressentir le besoin

Un explorateur entendu récemment à la radio expliquait que les compétences de base pour faire face aux défis de la vie quotidienne, lors de ses expéditions polaires, consistaient à savoir monter une tente sous des vents de 120 km/h et à savoir s'orienter avec la montre, le soleil et les étoiles.

Pourquoi donc tenons-nous pour acquis que les savoirs de base sont lire, écrire, compter et communiquer? Ne peut-on affronter la vie et le travail sans les maîtriser?

Nous savons pourtant bien que des milliers de générations avant nous et des millions de personnes aujourd'hui dans le monde ont affronté ou affrontent quotidiennement la vie et le travail sans savoir lire et écrire. Mais nous savons aussi que les savoirs de base sont toujours définis et légitimés par rapport à un temps, un espace géographique, une idéologie.

La focalisation de la société sur les savoirs de base scolaires, renforcée par les intervenants du secteur de la formation, a le plus souvent pour effet d'occulter les autres savoirs, compétences et pratiques

culturelles des personnes analphabètes et illettrés. Celles-ci ont pourtant toutes acquies des 'compétences buissonnières', parfois très complexes et spécialisées. Tout à fait pertinentes pour se situer et agir dans la société.



Ne pas se désigner comme 'analphabète' ou 'illettré'

Il n'existe pas de critères objectifs pour définir 'l'analphabète' et 'l'illettré'. Ils n'ont pas de caractéristiques intrinsèques. Ils sont désignés tels en fonction de critères socio-économiques et politiques qui leur sont extérieurs. Les définitions, perceptions, représentations de l'analphabétisme, de l'illettrisme changent en fonction des lieux et des temps. Au 19^{ème} siècle, il suffisait de savoir signer pour échapper à tout soupçon d'analphabétisme. Aujourd'hui, avec un diplôme du secondaire inférieur en poche, on est considéré comme 'infrascolarisé', comme 'public à risque' de chômage, d'exclusion,...

La définition de l'analphabétisme est une définition évolutive qui renvoie aux caractéristiques et au modèle de développement de la société. C'est celle-ci qui décide des savoirs utiles et du niveau utile de compétences dans ces savoirs. Une personne peut donc être désignée comme 'analphabète' ou 'illettrée' sans pour autant se désigner elle-même comme tel. Et vivre parfaitement sans s'émouvoir de son niveau à l'écrit et sans partager

nos émotions de lecteurs ou nos manies de bureaucrates, en la matière. Les lecteurs éprouvent des difficultés à imaginer que l'on puisse trouver nourriture intellectuelle, réconfort, rêve, culture, ... en dehors de l'écrit. Notre société bureaucrate a, elle, besoin que tous puissent remplir des formulaires informatisés, ...



Se désigner comme ‘analpha-bête’ et avoir peur du changement d’étiquette

A l'inverse des personnes précédentes, certains peuvent avoir intériorisé la désignation sociale au point de s'y aliéner, en ayant une image négative d'eux-mêmes: 'analphabète = bête'. «Je ne sais pas lire, donc je ne sais pas, donc je ne suis rien.» Leurs expériences scolaires et sociales les amenant à associer «je sais = je suis» / «je ne sais rien = je ne suis rien». Ici, c'est la peur du changement qui peut entraîner le refus de s'alphabetiser.

Pour ces personnes, risquer l'alphabetisation, c'est nécessairement vivre une rupture identitaire et sociale profonde. Apprendre à lire ne se résume pas à ingurgiter des savoirs et des savoir-faire. Cela implique un changement profond au niveau des représentations que la personne s'est faite d'elle-même.

S'alphabetiser, c'est aussi perdre des bénéfices secondaires: accepter de ne plus pouvoir faire appel à son analphabetisme comme excuse face à certaines difficultés rencontrées, de ne plus pouvoir être aidée, ... C'est modifier l'ensemble de ses relations familiales et sociales.

C'est vivre de nouvelles ruptures. Des ruptures de plus pour des personnes qui en ont déjà vécu beaucoup¹ et dont l'analphabétisme est sou-

1. Voir Charles DUCHÈNE, Catherine STERCQ, *La place et la participation effective des populations d'origine belge aux*

vent provoqué par **l'infériorisation et la subordination globale, économique, politique et culturelle d'un groupe minoritaire** (migrants, personnes en situation de grande pauvreté, communautés linguistiques, ...) **au sein de la nation majoritaire où il vit**, qui provoque ce que Serge Wagner appelle **'l'analphabétisme d'oppression'**. Cet analphabetisme d'oppression est «*un effet direct du processus d'intégration/assimilation à l'œuvre dans l'école publique (c'est-à-dire l'école dominante qui propose à tous les jeunes la langue et la culture de la majorité) et dans l'ensemble de la société ; il résulte de la destruction lente de l'identité et des moyens de résistance de la collectivité minoritaire*»².

S'alphabetiser, c'est également prendre le risque d'un nouvel échec. Ce qui implique d'oser ... oser se faire confiance, oser faire confiance au formateur, ...

Enfin, c'est faire un pari sur l'avenir: penser que la maîtrise de l'écrit pourra changer sa situation... Pour s'engager dans cette difficile aventure d'apprentissage, il faut savoir – ou croire – qu'avec l'écriture on va changer sa vie.

Résister: l'analphabétisme comme refus d'assimilation

Comme le souligne Jean-Paul Hautecoeur, «*l'alphabetisation a pu contribuer à l'éradication de la diversité linguistique et culturelle dans maintes régions du monde*»³.

L'analphabétisme peut être vécu comme une identité, un statut, un signe de distinction. L'analphabétisme peut être un choix de liberté, une résistance à l'alphabetisation vécue comme une offensive d'acculturation et de rééducation, destinée à formater les individus dans un moule construit pour eux et sans eux. «*Les campagnes les plus récentes pour une 'littératie' compétente, adaptée aux exigences du marché*

formations d'alphabetisation en Région bruxelloise, Lire et Ecrire, 2007, deuxième partie.

2. Serge WAGNER (avec la collaboration de Pierre GRENIER), *Analphabétisme de minorité et alphabetisation d'affirmation nationale à propos de l'Ontario français*, Toronto, Ministère de l'Éducation de l'Ontario, 1991, pp. 45-46.

3. Jean-Paul HAUTECOEUR, *Approches écologiques en formation de base*, in Alpha 2000, Education écologique dans la vie quotidienne, Institut de l'UNESCO pour l'Éducation – Gouvernement du Québec, Ministère de l'Éducation, p. 27.

global de la main-d'œuvre, obéissent le plus souvent à l'éthique productiviste et concurrentielle aux antipodes du développement humain solidaire et durable.»⁴

Les rapports de domination politique, économique, et culturelle engendrent des actions offensives de la part de la majorité et des réactions défensives de la part des minorités. Une action offensive entraînant une réaction défensive passive (l'analphabétisme d'oppression) ou active (l'analphabétisme de résistance)⁵. Dans cette dernière, on préférera rester analphabète plutôt que de risquer de perdre sa langue, sa culture, son identité.

L'analphabétisme peut donc être un refus d'acculturation ou d'assimilation. Un refus de conversion à notre écrit, l'écrit que le prof apprécie, l'écrit qui modélise une vision du monde, celle de la société dominante. Un refus de conversion au (bon usage du) français, qui peut être une 'langue ennemie', selon l'expression d'Agota Kristof⁶.

Et les campagnes d'alphabetisation, menées sous le coup de 'l'émotion des classes cultivées' ou par souci de rentabilité économique, être perçues comme des croisades dont il vaut mieux se tenir à l'écart.

Conclusion

L'obstacle à la lecture ne réside pas d'abord dans un manque de techniques mais dans l'absence de raisons de se doter de ces techniques.

Il y a un rapport constant entre ce que l'on s'autorise à faire, à être et la place, le pouvoir que le corps social, que l'école, nous attribue, nous reconnaît.

Entamer et mener à bien un processus d'apprentissage implique une démarche dynamique active, qui nécessite, comme préalable, un certain niveau de reconnaissance et de participation sociale. Il n'y a pas de lecture et d'écriture sans pratiques sociales nécessitant ces savoirs.

L'accès à l'écrit nécessite l'existence préalable et inconditionnelle d'un statut de lecteur, ce qui implique trois choses.

4. *Ibidem*.

5. Les termes 'analphabétisme d'oppression' et 'analphabétisme de résistance' sont de Serge Wagner (op. cit.).

6. Agota KRISTOF, *L'analphabète*, Editions Zoé, 2004. Ce récit autobiographique a été présenté dans la rubrique 'Littéralpha', in *Journal de l'alpha*, n°166, pp. 94-97.

D'abord, la possibilité de se distancer, de sortir de l'ici et maintenant.

Ensuite, l'évidence que cette distanciation apportera un plus, un surcroît de pouvoir sur soi et sur le monde.

Enfin, le sentiment d'appartenance à une communauté de préoccupations qui nous pose comme destinataire d'écrits et comme interlocuteur.

On est souvent loin du compte et les personnes analphabètes ne sont pas dupes. Que leur demandera-t-on après l'alphabetisation? Combien de preuves devront-ils donner ou d'étapes devront-ils franchir pour être enfin reconnus comme faisant partie intégrante de la société? Et au prix de quelle perte d'identité cette intégration pourra-t-elle se faire?

Pour avoir des raisons d'acquérir de nouveaux savoirs et avoir l'occasion de les exercer, il faut être, d'abord et sans équivoque, reconnu dans ses compétences et comme citoyen à part entière.

